

NI CONTRAINTES, NI CATASTROPHES ;
JUSTE DES FRISONS AU SON DES SIRÈNES ET LA
CHAIR QUI RÉAGIT AUX COUPS DU SORT.
QUE NOUS DIT CETTE ATTENTE DE L'ACCIDENT,
DU DÉGÂT,
DE L'IRRUPTION DE LA VIOLENCE ?
LE GOÛT DU DÉGOÛT EN OUVERTURE — NON UNE
OUVERTURE AU SENS D'ATTRAIT POUR LES
MARGES QUI SERAIT UNE OUVERTURE SIMPLE
COMME UN PAS DE CÔTÉ MAIS UN DÉPASSEMENT.
ALORS LA RÉPULSION EST UN ÉCHEC, LA FIN D'UN
POSSIBLE.
ON ADMIRERAIT LES AMATEURS DE TEMPÊTES ET
D'AVERSES AUSSI BIEN QUE CEUX QUI N'ONT
JAMAIS FROID.
QU'ADVIENNENT DONC LES ÉPREUVES QUI
JUGERONT DE NOTRE FORCE ET LES FRAYEURS DE
NOTRE COURAGE,
QU'ENFIN TOUS LES MONDES SOIENT NÔTRES.



QU'ON ARRÊTE UN TEMPS DE
TOUT LISSER ET QU'ON S'EN TIENNE
UNE OVERDOSE DE PETITES CHOSES
DE JOLIES CHOSES
DANS D'ÉTROITES VIES.
ON EST D'ACCORD POUR SE DIRE QUE
LE PETIT ET LE MIGNON ATTENDRONT
PEUT-ÊTRE TOUJOURS.
BESOIN DE BRUT,
DE SIMPLE,
DE SPONTANÉ.
D'UNE MARGE DE MANŒUVRE
AVEC LE CONCRET.

AUX ÉCLATS -

Les traits d'union blessant les mots en fin de lignes me manqueraient : je ne supporterais plus d'être justifiée.



Tu jouirais chaque fois sur une partie différente de son corps, il ne se laverait que bien plus tard, après avoir été entièrement recouvert.

De ces propriétaires négligeant le dégoût que lui inspire le contact des chiens, elle se vengerait en leur imposant son contact déplacé : elle froterait son buste à leur dos, elle sentirait leur cou, elle leur lécherait le visage.

Plutôt que sur sa main, il écrirait ses pense-bêtes au stylo bille au creux de son coude, autour de son nombril ou au pli de l'aîne ; il se déshabillerait à l'abri des regards pour les consulter.

Nous resterions las jusqu'à l'accident.

Vous vous assureriez que les draps soient toujours bien défaits.

Ils collectionneraient les cicatrices, les poils, les pulls enlevés par l'arrière, les collants filés, les grains de beauté, les rides, les bretelles s'aventurant après l'épaule, les vergetures, les plis et les marques sur la peau que les vêtements impriment.

Elles seraient une armée à dessiner sur leur visage, de leur doigt chargé de désir, des peintures de guerre invisibles.



**Ce n'est pas une
histoire qui
commence il y a
quelques mois,
de nuit, sur le
parking presque
vide du
supermarché
d'un quartier
voisin.**

Une entorse à notre régime alimentaire comme prétexte d'une marche pour le dessert. Ici je cherche dans le dictionnaire si le verbe *se promener* s'applique dans un vilain décor ; s'il n'y est question que d'intention, nous sommes sortis pour une promenade. Quel plaisir peut-on avoir à manger une glace industrielle assis sur un bloc de béton ? Je suis sur le qui-vive sur ces trottoirs, j'aurais préféré le goût d'une pâtisserie faite maison, ce n'est pas même un rendez-vous. Nous sommes là car j'ai choisi de ne pas m'enfermer avec ceux qui ne nous ressemblaient pas.

(J'aurais pu si ce n'était nos ambitions à garder secrètes.) Sous un éclairage agressif rappelant nos premiers moments, me voilà peut-être testant notre capacité à être à l'aise ensemble. Toujours aussi élastique que nos souvenirs d'une certaine insécurité. Ou bien je n'attends que le moment de dire *maintenant, c'est mieux*, et la crainte indissociable je *ne veux rien laisser échapper de la force d'antan*.

**Ce plaisir à être ici
où rien n'est joli,**
même seule, je ne veux pas le perdre. Le caramel collé aux dents d'évoquer d'anciennes batailles. Ne pas être à sa place. Trouver sa place. Faire sa place. Faire un monde. La tectonique des mondes sous une mauvaise chantilly. Il serait possible qu'on en vienne à formuler qu'il faut devenir nous-mêmes une place pour que tous les mondes soient nôtres. Et d'autres incantations s'élevant du bitume.



Ici la description d'une photographie qui ne sera imprimée que sur papier kraft. Plan serré sur des fesses et un sexe, femme allongée sur le dos, deux doigts insérés. Ceci n'est pas un fanzine érotique, prière de se concentrer. L'image qui ne sera jamais partagée, à quoi bon la prendre ? Géométrie brute. Une bande noire sur le tiers inférieur de l'image, la robe relevée. Cliché scindé

en deux par la raie. Les cuisses se prolongent sur les coins supérieurs. Un triangle conduit à un autre jusqu'au geste, quatre doigts visibles, deux soulignant les plis, deux dedans. Beauté géométrique et appel d'un désir brut après overdose de douceur. Alors nul besoin de regarder de plus près pour voir que la manucure n'est pas soignée, le geste sans truchage d'intention, l'épilation laisse à désirer au point que trop ou pas assez, chair flasque, boutons, angle non flatteur pour un goût du dégoût. Il a été fait mention des autoportraits faits pour s'exciter soi-même, tordre le corps jusqu'à se le rendre désirable. On n'en peut plus, on suffoque à la vue d'un énième cadrage pudique, des lumières délicates, des corps comme des bonbons. Les mèches de cheveux qui s'égarerent autour de lèvres pulpeuses qui s'entrouvrent, des seins qui s'échappent et des tétons qui pointent quand plaire n'est qu'un coup à

prendre, une question d'habitude et qu'on ne supporte plus de se voir servir des gourmandises. On aimerait pouvoir goûter des produits non transformés et les assaisonner à notre guise. On aimerait pouvoir s'exciter de toutes les cuisines possibles. On nous laisserait faire notre petite popotte dans notre coin de fantasme, sans nous vendre toujours la même marinade. Voilà arrivé ce moment où je me prends à guetter le rouge à lèvres sur les dents plus que les ongles longs vernis avec application. Les jupes coincées dans les collants, les chemisiers dont les boutons sautent au niveau de la poitrine, les chaussures pleines de poussière, les lèvres gercées, les poils sous peau, les franges qui rebiquent. Même les tatouages ne font plus l'affaire, le mascara s'est arrêté de couler, on s'interdit les cheveux gras. J'imagine qu'il faudra mettre le désir sur pause pour prendre

une douche et que le plaisir ne tâchera pas. J'en viens à débander face à ce qui est beau, à fuir ce qui me plaît le plus, déjà vu ici, déjà vu là, le regard glisse en

aurait tort de toujours s'acharner à leur donner du volume, il en a sa claque des bouches qui s'entrouvrent et voilà que bientôt je n'en



l'absence d'aspérité. J'ai besoin d'un effort, qu'on me laisse décider, façonner mon désir. Que je puisse prendre quelques traits et recomposer avec le reste, une voix grave, une bouche charnue, que la tenue ne soit pas à mon goût pour vouloir la retirer. Rien ne tient qui ne soit un minimum construit que l'on dit. Lui montre l'exemple, il ne voit plus les regards malicieux depuis longtemps ni les efforts de présentation, il écarte les culs et déforme les seins dans ses mains, il plaque les cheveux quand il embrasse, on

peux plus non plus. Je voudrais passer mes doigts sur tout l'intérieur de tes joues, mes clichés préférés ne sont plus les vôtres, j'ai besoin d'espace, ne viens pas me dire qu'en tout contexte tu as horreur qu'il crache. Maintenant qu'un collant filé déformant des lèvres non épilées m'excite par surprise, qu'un sachet à noix emprisonne sa lourde poitrine, nous ferions l'éloge du brut qui autorise tous les possibles.

Si je suis réveillée en pleine nuit, il se peut que j'aïlle, en culotte et tenant mes seins d'un bras, sur le balcon pour m'assurer du calme de la rue. Un état d'hypervigilance s'est installé malgré moi et les chants d'oiseaux sont d'abord perçus comme un cambrioleur sifflant à un autre qu'il est temps de s'enfuir. Même dans mon rêve, je sais qu'un mauvais coup se prépare et que j'en serai témoin. Je suis voisine du danger, et dans une vitre toujours brisée, on peut lire ce que l'on veut.

J'impose le chuchotement dans les parties communes pour que ne se dévoile jamais ma qualité d'intruse. Quand notre autocollant "pas de publicité, merci" a été arraché, la crainte d'avoir été découverte. Un jour a été le premier jour où j'ai entendu un coup de feu, il venait d'une fenêtre de mon immeuble. Chaque détecteur de fumée se déclenchant appelle la liste des objets à sauver en cas d'incendie. Mon naturel prêtant attention s'est déformé perversement quand attendant



l'ascenseur, j'ai vu face à moi sortir un couteau, puis un bras, puis un homme dont il a fallu accepter ou non de le recroiser. Il était accompagné d'un enfant, ils sont nombreux ici à être plus polis que les adultes, à se faire plus insulter que moi, j'ai choisi de prendre le risque. Ce n'est qu'une voiture qui brûle et les pompiers sont tout près. L'épisode rêvé était aussi fascinant qu'une scène lynchéenne et quand le plafonnier de notre palier rouge s'est mis à dysfonctionner, je n'y ai aussi vu que du cinéma dont je ne voulais pas me plaindre.

La violence est le plus souvent sourde, je ne me suis étrangement jamais tant sentie au calme chez moi. Plus jeune j'éprouvais du dégoût pour tout ce qui n'était pas à la hauteur de mes attentes, j'en ai voulu fuir le plus paisible des endroits et des entourages, j'étais terrifiée à l'idée que jamais rien n'advienne. Alors si je sais qu'il faudra un jour quitter ma planque, d'ici là je profite de tous les changements qu'elle peut opérer en moi et salue mes craintes chaque fois que je les croise.

Les façade ternes,
les rues pauvres aux commerces fermés,
les zones en construction
ne me dépriment plus.
Pas plus que les saisons froides et pluvieuses
elles n'ont ce pouvoir sur moi.
On me trouve plus triste
sur la place des lâchetés en pointillés,
entre deux politesses peureuses,
face aux potentiels étouffés par la mauvaise foi et les craintes.
Ma plus grande
est de me retrouvée coincée
sur un joli banc d'une jolie ville
que je n'aurais pas choisie.
Mes plaisirs ne nécessitent aucun décor,
mon humeur vadrouille

le territoire de l'imagination.

Je ne panique que
la fin des possibles.
Dans le bus bondé d'inconforts
cette forte odeur de parfum
qui m'incommode,
je ne la renifle que davantage.
J'observe un homme
qui ne me séduit pas,
jusqu'à ce que je mouille
à l'idée qu'une telle senteur puisse me plaire.
Refuser de se laisser ravir
par des passions toutes faites
et construire sur brut
ce n'est pas se contenter de peu
mais s'affranchir
par la correspondance avec l'intime.



Là où ses pas mènent,

un monde qui meurt à la tombée du jour. Il n'y est pas bien vu de faire demi-tour soudainement sur le trottoir, pourtant elle s'y applique sans cesse, avec ou sans témoin. Elle marche une ville sans autre rythme que le sien, aux rues éteintes, qui n'a comme vocation qu'un passage rapide, inattentif. Elle n'a pas pris la direction des points de rencontres connus de tous ou de quelques uns. Tout près de chez elle par exemple, c'est-à-dire loin des bars étudiants, il existe un parc et un banc dans ce parc où les hommes se réunissent et dont les conversations lui sont étrangères. Elle va dans l'autre sens, vers le canevas vierge. Le plus souvent elle écoute des voix féminines du service public qui lui parviennent en différé.

Elle se dit alors que tout peut arriver, que l'éventail du sublime au tragique est ouvert. Un conseil pertinent de lecture ou une voiture qui s'arrête à sa hauteur. Des sourires ou le cœur qui s'emballe. Pas un chat pour voir qu'un homme la suit ou le début d'une réflexion entre quelques notes de musique. Un soir elle se trouve engagée dans une rue face à un de ces chiens nécessitant laisse et muselière. Pendant des années une configuration à fuir. Depuis qu'elle est installée ici, elle choisit de ne plus faire de détours. Le chien est libre du pire, le propriétaire au chaud dans sa voiture et distrait par son téléphone, elle avance avec sa peur comme chaque jour où elle prend le chemin le plus court entre l'arrêt de tram et chez elle. Rien ne lui arrive jamais que l'intuition de quelque chose ayant pu se produire. Plus loin elle s'enivre de cette sensation de n'être pas à la vitesse qu'exigent ces rues. Les

quelques visages qu'elle croise portent un air surpris ; devinent-ils que durant cette heure, elle ne souhaite être ailleurs qu'ici ? Qu'elle veut faire sienne chaque insignifiance à ses pieds ou hauteur de regard ? Maintenant qu'elle connaît les intersections, les sorties de véhicules et les endroits les plus propices pour traverser la route, elle capture l'image des fleurs et des lampadaires, des arbres et des tags, les noms sur les boîtes aux lettres et les plaques d'égout. Une paire d'essuie-glaces relevés d'un pare-brise autant que l'ombre d'une nuisette suspendue à la fenêtre. Elle essaie de se retenir de prendre des photos : que sa collection disparaisse au moment de retirer ses baskets n'ôtera rien à la richesse du moment. Ce qui compte, c'est d'être encore capable de s'émerveiller au passage d'un train dans la nuit. Et la surprise

en percevant les odeurs plus fortes que d'ordinaire. À plusieurs reprises elle progressera en direction de gyrophares dont elle ne pourra lire les présages. Une odeur de brûlé lui parvient de certains jardins tandis qu'Eva Bester fait l'éloge des bibliothèques publiques. Lui revient le souvenir du village de son enfance, adolescence où l'ennui lui donnait des haut-le-cœur et où ses remèdes étaient rares. Le chemin parcouru jusqu'aux villes où le temps doit se prendre, s'arracher comme un choix. Demi-tour derrière le point de recyclage, pourvu que jamais l'esprit ne cesse de tisser des liens qui n'ont rien d'évident et que le corps reste en état de marche. Alors elle trouvera à chaque pas les dispositions pour que peu soit mieux et le tour du pâté de maisons le plus enrichissant de ses voyages.



Détails de la série « les filés »

Un tirage 10x15 de la photographie n°1, 2, 3, 6 ou 9 de la série
accompagne les vingt premiers exemplaires de ce numéro de Particulière

Particulière n°4

Textes et photographies : Laetitia Dë (2019) – laetitiade.fr